

LE TRAVAIL AGRÉABLE... (1)

Comment éloigner l'ennui du travail? Tel est le problème. Le travail est toujours une fatigue. Il faut voir comment on peut rendre cette fatigue agréable. Toute manifestation d'énergie est accompagnée d'un sentiment de plaisir lorsqu'il est adapté à la potentialité de l'organisme. Une promenade est agréable, tandis qu'une marche forcée est une peine.

De même une activité est agréable quand elle répond à une impulsion spontanée. Quand l'individu, du fait des conditions extérieures, agit à l'encontre de ses tendances, il s'épuise par l'effort de volonté qu'il fait sur lui-même. D'où la souffrance et une moindre capacité productive.

On peut déduire de ces considérations plusieurs conséquences: la durée du travail doit être proportionnée à la fatigue; chacun doit être libre de développer l'activité productive pour laquelle il sent une tendance. En ce qui concerne la durée du travail, il faut considérer la tâche: il y a des travaux fastidieux par nature et par leur durée. Par conséquent, il faut considérer le temps d'un point de vue subjectif; c'est-à-dire en tenant compte des résultats que le travail crée sur celui qui le fait. Il y a des travaux «légers» qui ne demandent pas une grosse dépense musculaire; mais ils sont très ennuyeux parce que fastidieux, ce qui provoque une grande dépense d'énergie nerveuse. La seconde conséquence s'intègre à la première. Vu que tout travail est plus fatigant s'il est peu intéressant, tous se fatigueront moins - et donc travailleront plus et mieux - s'ils peuvent s'occuper de leurs activités préférées.

Ceci est impossible sans l'émancipation économique et le développement technique du travailleur. Lorsque - comme le prophétisait Carlyle - tout individu pourra choisir son travail selon sa tendance, le travail ne sera plus une peine et pour beaucoup il deviendra une joie. De nombreux paresseux ressemblent à ce personnage de «*l'Auberge des pauvres*» qui dit: «*Quand le travail est agréable, la vie est belle. Donnez-moi du travail agréable et je travaillerai*». (...)

Le travail attirant suppose, lorsqu'il sera généralisé, le libre choix et le droit de varier ses occupations, en accord avec les besoins de la production, et aussi l'absorption par les machines de nombreuses activités totalement rebutantes. Kropotkine dans *La conquête du pain* lorsqu'il parle de travail agréable cite des objets comme le livre, l'objet de luxe, l'œuvre d'art et non pas des pièces mécaniques, des objets strictement nécessaires ou des matières premières nauséabondes.

Le travail deviendra moins pesant et moins dangereux, il ne sera plus nocif et très pénible, mais dans l'ensemble il tardera à être attirant, au point de faire disparaître les paresseux. Kropotkine n'a pas résolu le problème, et s'est limité à dire que les hommes capables de travailler devraient faire une certaine quantité d'heures. Un grand nombre d'anarchistes hésitent entre le loisir et l'obligation de travail pour tous, sans arriver à trouver une formule intermédiaire qui, à mon avis, pourrait être la suivante: «*Aucune obligation de travailler, mais aucun devoir envers celui qui ne veut pas travailler*».

Malatesta écrivait: «*Il me semble qu'au simplisme qui existe parmi nous, s'ajoute un excès d'optimisme et que l'on oublie trop, dans le cas précis de l'envie de travailler, la co-action morale de l'opinion publique et les effets immédiats qu'une révolution, faite principalement contre les exploités, c'est-à-dire contre ceux qui ne travaillent pas, devrait sembler-t-il faire sur tous les hommes*». Mais il écrivait également: «*A la base du système anarchiste, avant le communisme ou tout autre système de coexis-*

(1) (*El trabajo atractivo* écrit vers 1933, publié à Barcelone en 1937)

tence sociale, il y a le principe du pacte librement consenti. La règle du communisme intégral: à chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins, ne vaut que pour ceux qui l'acceptent, en acceptant également les conditions qui la rendent applicable».

Tout en soulignant les effets de la co-action morale, Malatesta n'exclut pas la co-action économique représentée par la sanction et l'exclusion des associations communistes ou collectivistes, des oisifs chroniques.

Dans un de ses articles, sur les problèmes du travail, Luigi Fabbri déclarait:

«Un des problèmes les plus sérieux qui se présente lorsqu'on pense à l'organisation pratique d'une société sans gouvernement coercitif et sans patrons, est celui du travail volontaire par rapport aux besoins de la vie sociale. Dans la vie actuelle, fondée sur la lutte et la concurrence, le travail est presque toujours une servitude et pour beaucoup (spécialement les travailleurs manuels) un signe d'infériorité. La majorité travailla parce qu'elle y est obligée par le besoin et pour pouvoir manger ou poussée par une récompense, une amélioration qui lui permette de sortir de la classe des exploités pour entrer dans celle des privilégiés.

Par quoi seront remplacés le besoin et le désir du profit, dans une société qui assure à tous, au moins la satisfaction des besoins les plus élémentaires, où le spectre de la misère et de la faim ne seront plus une torture pour personne, où la rémunération individuelle sera remplacée par la distribution de produits selon les besoins, indépendamment du travail produit? Jusqu'à présent, les écrivains anarchistes, sauf quelques exceptions, ont cru éliminer ces objections par des réponses à priori optimistes, où la réalité - selon eux - réglerait la question. Mais un examen réfléchi montre des opinions discutables, des prévisions très hypothétiques et des espoirs qui supposent résolus une quantité d'autres problèmes, les uns plus graves que les autres, et même sans solution.

Les opinions, les prévisions et les espoirs sur la solution de la difficile question n'étaient et ne sont pas dans le fond erronés. Au contraire, ils ont un fond de vérité et de raison indiscutable. Cependant, ils ne sont vrais et raisonnés qu'en partie, selon une logique abstraite liée à des progrès sociaux et moraux futurs, et même trop lointains».

Un des dangers de la révolution est précisément la haine du travail qu'elle héritera de la société actuelle. Nous nous en sommes aperçus durant les brefs moments où la révolution a frappé aux portes. Trop de gens, parmi les pauvres, trop de travailleurs croyaient sérieusement que le moment de ne plus travailler ou de faire travailler les riches était arrivé. Nombreux étaient ceux qui ne voyaient pas une vérité évidente: les riches sont trop peu pour pouvoir remplacer la grande armée des ouvriers et des paysans, et en outre ils seraient tout à fait incapables d'offrir à une société une quelconque spécialité dont elle aurait besoin.

Une révolution de gens qui ne voudraient pas travailler ou qui seulement désireraient se reposer un moment et travailler moins, serait un échec. Les besoins feraient naître rapidement des organismes autoritaires, qui reformeraient un régime de travail forcé et, donc, d'exploitation.

Il faut donc, dès maintenant, que la conscience des travailleurs et spécialement des révolutionnaires, des anarchistes, assimile l'idée que la révolution veut dire sacrifice, et non bombance. Tant qu'elle se développera, il faudra combattre non seulement des ennemis armés, mais les difficultés de la vie devenue plus dure, avec un travail plus intense, plus intelligent et plus fatigant. Si ce travail se fait volontairement et selon les besoins, tout ira bien: la révolution triomphera. (...)

Camillo BERNERI.